

Universitäts- und Landesbibliothek Tirol

Manuel de philosophie ancienne

Renouvier, Charles

1844

Avertissement

AVERTISSEMENT.

Celui qui entreprend de connaître la philosophie des anciens, est d'abord ébloui à l'aspect d'une lumière assez différente de celle qui nous éclaire aujourd'hui. Mais bientôt, s'il persiste, et s'il se dégage des termes et des préjugés des écoles récentes, il participe aux spéculations des génies primitifs et libres qui cherchaient la réalité dans les choses, ou la vérité dans l'âme, au lieu de se complaire au futile arrangement des parties d'un système politiquement étudié. C'est ainsi qu'une multitude de pensées nettes et hardies semblent prêtes à s'emparer de son esprit; mais la diversité, l'opposition de ces pensées l'embarrassent et le déconcertent. Il se détourne enfin de tous les philosophes; il pense par lui-même, et voilà qu'un ordre admirable lui est révélé dans la succession de ces doctrines où il ne voyait tout-à-l'heure qu'incohérence et contradictions.

Un caractère me frappe surtout dans la philosophie grecque la plus ancienne, c'est-à-dire antérieure à Socrate: c'est qu'elle se partage en autant de doctrines qu'il est possible de poser de principes généraux et contraires pour expliquer la nature et la cause des êtres. Je conclus de là que la recherche de la science univer-

selle a été spontanée dans la pensée des Grecs ; et cette vérité , dont il existe d'autres preuves , on ne saurait l'établir mieux qu'en faisant voir que l'esprit humain a été , pour ainsi dire , épuisé tout entier par un seul peuple à une même époque.

Je conclus encore de ce fait , et de ce peuple ainsi mis en expérience , que l'esprit humain , livré à lui-même , s'est trouvé conduit à créer plusieurs philosophies , plusieurs sciences de la science , et de l'être , et du monde , et de l'homme , et de Dieu , tandis qu'il ne fondait qu'une seule géométrie. D'autres fois , depuis lors , chez d'autres peuples , en d'autres temps , les choses ne se sont point autrement passées.

Je continue à fixer mes regards sur la Grèce , et je vois qu'à l'expiration des premiers temps de la recherche , la philosophie , réduite à avouer son impuissance ou mise en demeure d'expliquer sa multiplicité , se trouble , engendre la sophistique , oppose enfin à la science et à la sophistique à la fois un système critique et une doctrine morale fondés sur une nouvelle méthode. Telle est , en deux mots , la réforme de Socrate , et tel nous apparaît le plus grand moment de l'intelligence humaine.

Mais la méthode aussi peut être mise en doute ; d'ailleurs l'objet du savoir , quel qu'il soit , doit être atteint ou déclaré impossible à atteindre : c'est un impérieux besoin de la pensée sous l'empire de toutes les méthodes. Alors les anciennes doctrines reparaissent ; l'esprit plus libre et plus incertain les analyse dans toutes leurs parties , les rejette ou les accueille , les compare , les étend et les mêle : ainsi naît l'éclectisme. Les épicuriens , les stoïciens , les académiciens , toutes les sectes sont éclecti-

ques dans ce sens ; et l'éclectisme existe aussi sous son propre nom , et il existe dans les écoles syncrétiques , qui prennent le parti de réduire , en quelque sorte de force et malgré les philosophes , la philosophie à l'unité.

Cependant le problème de la certitude est de plus en plus agité , et les penseurs ne s'accordent pas à en présenter une solution. La contradiction se perpétue entre les écoles : elle porte sur la méthode , sur le fond de la connaissance , sur tout ce qui paraît l'objet du savoir. Alors le scepticisme , qui depuis long-temps a paru , combattant toutes les doctrines , semble triompher : il est la fin logique de la philosophie des anciens. A moins d'en appeler à la croyance pour établir les principes de la philosophie , à moins de reconnaître qu'il existe pour l'esprit des principes essentiels et contraires , il est impossible d'accorder à quelque philosophie que ce puisse être une réalité autre qu'individuelle ou que relative à la personne du penseur ; celui-ci , dès qu'il en affirme et en prétend imposer la certitude , ne paraît plus alors qu'un fou à tous autres yeux que les siens.

Telle est , ce me semble , l'unité de la philosophie des anciens ; j'écris donc à la fois sur l'histoire et sur la méthode. Je traite par la philosophie l'histoire de la philosophie , et réciproquement. Et voilà pourquoi je donne à ce livre le titre de *Manuel de philosophie ancienne* , et non point de *Manuel d'histoire de la philosophie ancienne*. C'est par la même raison que , il y a trois ans , j'appelais *Manuel de philosophie moderne* un autre petit traité dont la base était un mémoire sur le cartésianisme , et dont l'objet était de déterminer , en mêlant l'histoire à la spéculation , quels sont les résultats où

l'esprit est conduit aujourd'hui suivant la logique cartésienne. Je regarde en effet cette logique, réduite à des termes essentiels et précis, comme la science même, comme la science rigoureuse et absolue; et j'y *crois* comme à la vraie méthode des sciences pour atteindre les réalités.

Tout esprit sérieux et vraiment philosophique doit avouer aujourd'hui que la philosophie n'existe pas, mais que seulement il existe ou il a existé des philosophes. Pourquoi la science des sciences n'est-elle point parvenue à l'unité, c'est-à-dire pourquoi n'est-elle point une science? Cette question me paraît envelopper la philosophie avec l'histoire, et les lois d'un esprit isolé qui spéculé avec celles de l'humanité tout entière. En la traitant avec sincérité, on appellera de nouveau dans les hautes spéculations tous les bons esprits qui, depuis longtemps, en sont descendus. Je ne parle pas à tel philosophe de nom et de profession: il a sur tous les sujets des discours; il enseigne, il ne cherche plus. Je m'adresse à ceux qui veulent apprendre; et je m'adresse aussi à ceux qui nous disent que la philosophie n'existera jamais: tous aujourd'hui doivent étudier l'histoire des essais qui furent tentés pour fonder une science, la première, la suprême. Si, parmi ceux qui ne veulent rien tenir d'elle, il en est qui cultivent les sciences isolées et qui se connaissent en rigueur, qu'ils essaient de nous montrer la vanité de la science des principes et des fins, de nous prouver que nous ne saurions connaître ni Dieu ni nous-mêmes. Qu'ils essaient; et, pour nier la philosophie en connaissance de cause, ils se feront philosophes. Ce fut l'œuvre de Kant en Allemagne: on doit désirer

qu'elle se poursuive en France. Une philosophie critique susciterait des controverses et fortifierait les études ; elle engendrerait même des doctrines ; elle marquerait le commencement d'une ère nouvelle de la pensée : peut-être enfin l'unité serait entrevue, au moins dans la méthode et dans les grands principes.

Ce que la spéculation peut ainsi tenter, il appartient à l'histoire de l'accomplir. Il y a soixante ans , lorsque Kant essaya spéculativement de fonder une doctrine critique , la vraie méthode apparut plus lumineuse que jamais , et l'esprit de la philosophie et des sciences fit un grand pas : il atteindra son dernier but , il saisira son objet véritable , lorsqu'à la philosophie pure s'unira définitivement l'histoire de la philosophie , lorsque le penseur se croira tenu d'expliquer , par la doctrine qu'il adoptera , les incertitudes et les variations des doctrines dans le passé , et de faire servir ces variations mêmes à la confirmation de la seule philosophie qui puisse en rendre compte.

Mais, quand il en serait autrement, l'histoire de la philosophie ne laisserait pas de satisfaire à l'un des meilleurs et des plus hauts instincts de la raison spéculative elle-même. « L'homme est toujours occupé à refaire son passé, a-t-on dit excellemment : le passé lui appartient au même titre que l'avenir. » Ce travail d'explication et, pour ainsi dire, de réordination que chacun de nous, en de certains jours critiques, fait subir à sa vie passée, auquel il soumet la suite, l'accord et les motifs de tous les accidents qui la composent, l'historien l'applique à la vie de l'humanité, et le philosophe doit l'appliquer à la pensée philosophique engendrée et régulièrement développée

dans le temps. Mais ce travail est surtout utile à celui qui croit que la doctrine vraie explique toutes les pensées conçues par les hommes. Le lecteur ne se plaindra donc pas de rencontrer un système au fond de tous mes jugements ; l'ordre, la clarté, l'utilité même d'une histoire dépendent d'ailleurs de l'adoption de quelque système, dût-il être réprouvé, et pourvu qu'il ne soit pas trop exclusif. Or, ici, l'on peut dire que le système est composé pour l'histoire bien plus encore que l'histoire n'est arrangée pour le système.

On voit que le plan de ce livre me permettait d'écrire à mon choix une exposition très-étendue, et, s'il se pouvait, complète, des doctrines philosophiques des anciens, ou un résumé assez succinct de chacune d'elles. Je ne me sentais ni la force ni l'érudition nécessaires pour entreprendre le premier ouvrage, qui remplirait une vie entière : le second ne m'aurait pas satisfait moi-même. J'ai donc voulu étudier, puis faire connaître les principales de ces doctrines, dépouillées de toutes formes banales. Je suis remonté jusqu'aux sources ; je me suis autant que possible attaché aux expressions littérales des philosophes, même des plus anciens, et j'ai traduit textuellement les passages les plus importants que l'érudition moderne a mis en lumière. A l'histoire de la philosophie, j'ai joint l'histoire des méthodes particulières et des sciences en ce qu'elles présentent d'essentiel, et plus d'une fois il m'est arrivé de voir sous un aspect nouveau des principes que les philosophes sans science ou les savants sans philosophie ont confondus ou méconnus. Enfin j'ai cru devoir exposer dans une introduction comment je comprenais l'origine, la marche et le mélange des idées dans l'humanité, et les raisons

qui me portaient à classer, à limiter comme je l'ai fait et les doctrines et cette antiquité même que je devais étudier.

J'ai eu soin d'indiquer mes sources avec toute la précision possible, et non sans les avoir vérifiées moi-même, au moins sauf d'assez rares exceptions ; j'ai employé les meilleures éditions des principaux compilateurs anciens, et j'ai fait aussi un fréquent usage des textes grecs, si heureusement travaillés et si corrects, publiés par MM. Ritter et Preller (1) et par M. Brandis (2), surtout en ce qui concerne les fragments des plus anciens philosophes. Le premier de ces deux ouvrages, et le seul aussi dont je connaisse le texte, m'a fourni d'excellentes indications ; c'est un livre utile, très-savant et très-bien fait, mais sans philosophie. On comprend, du reste, que l'esprit et le plan de mon travail aient dû me rendre les travaux antérieurs à peu près inutiles pour tout ce qui ne regarde pas la pure érudition. Je n'ai presque jamais choisi, comparé, rapproché les textes que par moi-même. On me saura gré, je l'espère, de les avoir fournis si nombreux que la plupart de mes pages ressemblent à des centons composés avec les pensées des anciens ; de m'être tenu beaucoup plus près qu'on n'a jamais fait de la rigueur abstraite de ces pensées, ou d'en avoir fidèlement reproduit les formes et la couleur. Mais il y avait là de grandes difficultés à surmonter, et je prie qu'on m'accorde de l'indulgence.

Je dois des remerciements à l'un de mes anciens cama-

(1) *Historia philosophiæ græco-romanæ ex fontium locis contexta*. Hamburgi, 1838.

(2) *Manuel d'histoire de la philosophie grecque-romaine*, t. I, Berlin, 1835, all.

rades de l'École polytechnique, M. E. Carteron, qui, en relisant les épreuves de ce livre, m'a fourni sur les parties relatives à l'histoire et à la littérature anciennes des remarques et des rapprochements intéressants où l'on reconnaîtra une érudition spéciale. Mais il est surtout une chose que je ne dois point négliger de dire : de longs entretiens sur les questions fondamentales de la métaphysique, avec un ami qu'il n'est pas temps encore de nommer, et qui en a fait depuis plusieurs années l'objet habituel de ses réflexions, ont imprimé quelquefois sur mes idées les traces des siennes. Ces communications mutuelles ont été, malgré les différences profondes qui nous séparent, favorisées par un accord frappant dans quelques-uns des principes de la haute logique. Accoutumé, comme il l'était lui-même, à donner une grande place à la croyance dans les fondements de la science, j'ai mis à profit des analyses sur la foi, sur la liberté, sur l'intervention de l'idée de liberté dans celles du savoir et de la certitude, qui sont, pour lui, le résultat d'études sérieuses et de méditations suivies, et qui joueront un rôle important dans ses travaux : la publication n'en étant pas prochaine, c'était une raison de plus pour constater ici que les vues générales qui les dominent lui sont tout à fait personnelles.

Ainsi je présente au public un ouvrage qui m'a occupé long-temps de diverses manières et à l'achèvement duquel j'ai consacré exclusivement trois années. Ceux qui seront amenés à consulter ce Manuel y trouveront, je l'espère, des indications exactes : il aurait fallu les donner en vrai disciple des anciens, partageant leurs idées et parlant leur langue philosophique. Et ceux qui vou-

dront pénétrer jusqu'à la pensée intime de l'auteur auront à juger la valeur d'une philosophie née d'elle-même, loin des écoles du jour, dans un esprit indépendant qui s'était autrefois formé à d'autres études.



